

et la vie, elle se préparait pour ce délogement prochain, qui eut lieu au mois de novembre 1555.

Le récit de ses derniers moments nous a été conservé par son mari, qui ne put lui survivre que quelques semaines. « Peu d'heures avant sa fin, elle se réveilla d'un court sommeil, et sourit d'un air mystérieux, comme ravie par je ne sais quelle ineffable pensée. Je m'approchai d'elle, et je lui demandai la cause de ce sourire si plein de douceur :—Je voyais, dit-elle, en rêve un lieu éclairé de la plus brillante et de la plus pure lumière.—Son extrême faiblesse ne lui permit pas d'en dire davantage.—Courage, ô ma bien-aimée lui répondis-je, tu vivras bientôt dans le sein de cette lumière si pure.—Elle sourit de nouveau, et de la tête fit un léger signe d'assentiment. Un peu après elle dit.—Je suis heureuse, entièrement heureuse ;—et elle cessa de parler jusqu'au moment où sa vie commença de s'obscurcir. —Je ne vous vois presque plus, dit-elle alors, ô mes bien-aimés, mais les lieux qui m'environnent me semblent parés des plus belles fleurs.—Ce furent ses dernières paroles. Un instant après elle parut comme ensevelie dans un paisible sommeil, et elle exhala le dernier soupir. Elle avait souvent répété, durant ses derniers jours, qu'elle ne désirait rien tant que de mourir pour être avec Christ. Elle ne cessait pas de repasser, dans les intervalles de repos que lui laissait la violence de la maladie, les bienfaits de son Sauveur. »

La peste continuait ses ravages à Heidelberg. Grunthler portait partout ses soins avec l'ardeur d'une âme qui n'attend plus rien de la vie, et il succomba le 22me jour du mois de décembre, en murmurant les versets d'une complainte qu'il avait composée sur la mort de sa femme.

Voilà en résumé, le récit de la vie d'Olympia Morata telle que M. Bonnet nous l'a tracée dans le livre intéressant qu'il a consacré à sa mémoire. Nous recommandons cet ouvrage à ceux qui peuvent se le procurer, avec la conviction qu'ils le liront avec intérêt et, s'ils le veulent, avec profit.

LE SALUT GRATUIT OU POINT DE PAIX.—J'ai eu le plaisir de faire la connaissance d'un pauvre ermite converti depuis quelques années à l'Évangile. « C'est sur sur le flanc ouest de la montagne, dans les bois, que demeure cet homme. » Jadis il passait pour un saint. Dès son enfance, il avait été voué à la prêtrise ; il avait même fait quelques études pour cela. Plus tard, y ayant renoncé, il se mit à travailler ses terres. Quelques temps après, le sentiment de ses péchés vint bouleverser sa conscience ; alors il voulut faire son salut, et pour cela il redoubla de zèle. Il accomplissait toutes les cérémonies papistiques avec une irréprochable exactitude ; il allait plus loin, il faisait des œuvres pies : il amassait des pierres pour bâtir une église ; mais tout cela ne lui donnait pas la paix. Alors il résolut de se faire ermite, et de donner tout son bien aux pauvres pour gagner le ciel. A cet effet, il se mit à ramasser des pierres, et à construire dans ses propriétés des maisons pour les pauvres. J'en ai vu dix qu'il a bâties de ses propres mains ; et après les avoir données, par contrat en bonne forme, à dix familles pauvres, il se mit à vivre en ermite dans le bois, sur le bord duquel il s'était bâti une misérable hutte. C'est là, au milieu de sa solitude et vivant de racines, que la grâce du Seigneur vint trouver ce pauvre pêcheur. Un de ses voisins, converti à Lyon, revint dans l'endroit, et lui parla de Christ et de sa grâce. Tout cela était nouveau pour le pauvre ermite, bien qu'il eût le Nouveau Testament depuis sa jeunesse. Cependant son cœur, fatigué des cérémonies de Rome, qui ne lui donnaient pas l'assurance de sa réconciliation avec Dieu, accepta ce salut gratuit que Jésus nous a ac-

quis au prix de son sang, et que l'Évangile proclame d'un bout à l'autre. Dès ce moment, il quitta la messe et par conséquent fut persécuté et l'est encore. Il vit tout seul dans sa misérable maison, qui ressemble plutôt à une étable qu'à l'habitation d'un homme. Malgré son extrême pauvreté, il ne se plaint pas.—(Extrait d'une lettre à un Journal de France.)

PRÊTRES ET MINISTRES FRANÇAIS A LONDRES.—Nous lisons ce qui suit dans le journal intitulé *Le Catholique apostolique et non romain*, publié en France par M. C. Cambon :

« Vous savez que le clergé catholique français a cru devoir envoyer à Londres deux ou trois de ses plus illustres membres, avec la mission manifeste de mettre en relief les doctrines catholiques romaines. Nous n'avons rien à blâmer dans cette détermination. Quiconque croit posséder la vérité, a le droit de l'offrir, de l'offrir en tout lieu et à tous les hommes qui lui paraissent ne pas la connaître. Il serait bien heureux pour l'église romaine, qu'elle n'eût jamais employé que de pareils moyens de propagation et de défense. Mais tandis qu'elle va discuter à Londres le protestantisme, elle interdit la discussion du papisme à Rome, à Madrid et partout où elle dirige le pouvoir temporel. Elle l'interdit sous peine du bannissement, de la prison, et, en plusieurs lieux, de l'échafaud !

Le protestantisme, grâce à Dieu, agit tout autrement. Sur la vérité de ses principes, il accepte partout et toujours la discussion qui lui est offerte. Un nouvel exemple de cette double vérité vient d'être révélé par les journaux. MM. les pasteurs Roussel et Puaux s'étant trouvés à Londres, ont offert à MM. de Ravignan et Wisemann, une discussion publique, et ces messieurs n'ont pas cru devoir l'accepter. On lit dans les lettres de M. Puaux que nous trouvons dans le *Journal des Faits*, les passages ci-après :

Je vous propose des conférences publiques dans lesquelles je soutiendrai les thèses suivantes. 1°. L'Église romaine n'a ni unité ni autorité ; 2°. elle est l'ennemie acharnée de Christ et de sa parole ; 3°. la Bible est le code pénal de l'Église romaine et la charte de la réforme ; 4°. L'Église romaine est la mère de l'incrédule et de la superstition. »

... Je suis membre de cette église réformée de France que François Ier avec ses bûchers, Charles IX avec sa saint Barthélemy et Louis XIV avec ses dragons n'ont pu déraciner du sol français ; elle fera de la France le plus beau et le plus riche pays du monde, le jour où elle y vaincra Voltaire et Loyola.

Puisse le Seigneur vous faire comprendre qu'entre la parole de Dieu et une parole de pape, il n'y a pas à balancer ; c'est là tout ce qui nous divise ; votre maître n'est qu'un homme ; le mien est Dieu. »

PUAUX.

M. Wisemann a répondu. Cette proposition n'est pas convenable soit à cause de sa dignité de cardinal comparée à celle de M. Puaux qui est un simple pasteur, soit parce que celui-ci est étranger à l'Angleterre, et sans mission pour ce fait.—Mais M. Puaux a répliqué et prouvé que cette considération n'était rien moins que déterminante. Qu'en pensez-vous, chers lecteurs ? Cardinaux, prêtres, évêques attaquent sans cesse le protestantisme. Que leur importe le titre grand ou petit aux yeux des hommes, de celui qui vient répondre à leurs provocations ? Quant à M. Roussel, il va chaque matin entendre M. de Ravignan, et le soir, il récite dans sa chapelle, le discours du révérend père. »